

Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1924	Octobre 1918
N° 1928	Novembre 1918
N° 1931	Décembre 1918
N° 1935	Janvier 1919
N° 1941	Février 1919
N° 1954	Mai 1919
N° 1969 – 1970 - 1971	Septembre 1919

Le Maréchal Foch

M. Poincaré à la Cathédrale de Strasbourg

Le Président Wilson au Vatican

L'attentat contre M. Clémenceau

Les Révérends Pères Jésuites et leurs Elèves

Le 3^e centenaire de Colbert

Le Maréchal Foch et l'Evêque de Saint-Brieuc


Le Roi Albert et le Maréchal Foch



Noble Réponse d'un Généralissime Chrétien


On sait que notre généralissime Foch est à la fois un chrétien et un modeste, il apprécie les choses et ne s'apprécie lui-même qu'à la lumière de la foi. Aussi bien, à une personne qui le félicitait naguère de ses victoires rapides et multipliées, il fit cette réponse rapportée par le journal *Le Gaulois* :

C'est Dieu qu'il faut remercier ; je n'ai pas fait ces grandes choses, c'est Lui qui les a faites par moi.



N°1924

27 octobre 1918

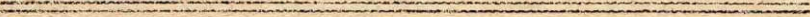


Un billet du Maréchal Foch à son frère

Ton devoir, qui est le plus beau, est de bien prier pour moi qui, trop absorbé, n'en ai pas le temps comme je voudrais.

Qui sait s'il ne sortira pas d'ici le général illustre qui écrira à sa mère ce magnifique bulletin de victoire :
« L'Alsace et la Lorraine sont à nous ! »

Du discours prononcé par le R. P. CAUSSETTE, à la distribution des prix du Petit-Séminaire de Toulouse où le futur maréchal FOCH, élève de la Maison, fut plusieurs fois couronné, le 30 juillet 1878, il y a un peu plus de 40 ans.



N°1928

24 novembre 1918



Le Chef de l'Etat à la Cathédrale de Strasbourg

M. le Président et sa suite ont été accueillis d'abord par le Chapitre, et M. Poincaré a répondu au Chanoine qui lui avait offert ses hommages et ses souhaits de bienvenue, en lui disant : **Je vous remercie et remercie le Chapitre tout entier de sa fidélité à garder la belle Cathédrale de Strasbourg à la Mère-Patrie.**

Puis, ce fut M. le Vicaire général Jost qui harangua le Chef de l'Etat et termina par ces mots : **Le profit de la victoire en revient, en première ligne, à l'Alsace qui n'oubliera jamais. Mais le bienfait étant au-dessus de toute reconnaissance humaine, l'Alsace et nous, nous vous disons du fond du cœur : QUE DIEU VOUS LE RENDE !**

M. Poincaré a répondu :

La France sait avec quelle persévérance, et, à certaines heures, avec quelle bravoure, vous avez entretenu, ici, parmi les catholiques, le feu sacré de la Patrie. Nous ne l'avons pas oublié, nous ne l'oublierons jamais.

Il est à peine besoin de dire quelle émotion profonde ces paroles ont produite sur le cortège officiel et sur toutes les personnes qui ont pu l'entendre.

Nos lecteurs nous sauront gré, sûrement, d'avoir inséré et conservé dans nos Annales cette belle et bonne page. T. B.

On permettra bien à un vieux chanoine de noter ce détail : nos vénérés collègues de Strasbourg — nous sommes très heureux de les saluer ici de tout cœur — étaient, non pas en costume de ville et manteau de cérémonie, quoiqu'il n'y eût pas d'office religieux proprement dit, mais en costume de chœur, naturellement celui d'hiver, rochet de dentelle et larges bandes d'hermine, sans doute ce que l'on appelle l'aumusse, costume canonial archaïque que l'on ne voit plus guère que dans les vitraux des xv^e et xvi^e siècles, nous l'avons retrouvé cependant, dans un de nos voyages, il y a une vingtaine d'années, encore en usage au Chapitre d'Amiens.

N°1931

15 décembre 1918



Le Président Wilson au Vatican

La nouvelle n'est pas encore officielle, elle paraît certaine, et même les préliminaires où le protocole doivent déjà avoir été réglés, car les Agences indiquent la date de la visite, le 23 décembre.


Le fait est important, non surprenant, car cette visite au Souverain Pontife est en parfaite harmonie avec la dignité de caractère du Président et son indépendance, pour ainsi dire absolue, dans tout ce qui concerne la Religion et la Guerre.

Ce qui aurait étonné les esprits attentifs, c'eût été l'abstention. M. Wilson, on le sait, est le Chef d'un Etat immense où la Religion Catholique jouit d'une liberté si grande qu'une seule de nos Universités peut, là-bas, couvrir de ses constructions jusqu'à quatre-vingt hectares et posséder un capital de douze millions, comme nous le disons ailleurs, dans ce même Numéro. D'autre part, la respectueuse courtoisie envers les dignitaires de l'Eglise catholique est telle, dans cette République modèle, que le Maire de la Capitale donne, en l'honneur de deux Prélats, venus à New-York, et dans l'Hôtel de Ville même, un banquet de six cents couverts.

Quant à ce qui concerne la guerre, on n'a pas oublié que dans les quatorze points des Messages de M. Wilson, plusieurs mesures importantes, notamment celles qui sont relatives au désarmement et à l'arbitrage, se trouvent en termes équivalents, parfois identiques, dans des Actes de Benoît XV, publiés un peu plus tôt.

Tous ces faits et ces motifs expliquent bien la visite au Vatican, fait important qui ne peut que réjouir les Catholiques et avoir des résultats heureux pour les prochaines négociations du Congrès de la Paix.

T. B.



Pourquoi est-ce le Président Wilson Qui prescrit les Prières Nationales

Nous en avons découvert la raison dans un ouvrage récent très sérieux et en même temps très curieux : *L'Américanisme tel qu'il est*.

La raison en est simple : « Lorsque la Constitution des Etats-Unis fut adoptée, écrit l'auteur, on décida que **le Congrès ne pourrait faire aucune loi se rapportant aux institutions religieuses, ni intervenir dans les questions concernant l'exercice du culte.** »

Ailleurs, l'auteur fait remarquer que le Congrès ne peut pas faire des lois qui ne s'appliqueraient pas également à tous les citoyens, sans distinction de races, de classes ou de résidences.

La conclusion naturelle est que la persécution religieuse est légalement impossible, en Amérique, et aucune loi n'aurait pu exclure une catégorie de citoyens du bénéfice de la liberté d'association, ni déclarer inaptes à enseigner un nombre considérable d'instituteurs et d'institutrices munis, comme les autres professeurs, des diplômes et du stage requis.

T. B.

La Visite du Président Wilson au Souverain Pontife

Dès que M. Wilson décida de venir en Europe, il se dit qu'il irait au Vatican. Seuls les sectaires incorrigibles et aveugles en furent surpris, et ils répandirent le bruit que l'annonce de cette visite n'était pas officielle. Elle était bien fondée. Nous la donnâmes aussitôt, en faisant remarquer que cette décision était en parfaite harmonie avec la dignité de caractère de l'illustre homme d'Etat.

Cet hommage public au Chef suprême de l'Eglise a été rendu le samedi, 4 janvier. Voici les détails qu'en ont donnés les Agences :

Le Président Wilson, dans sa visite au Vatican, était accompagné du général Hartz, de l'amiral Grayson et de M. Frazier, chancelier de l'ambassade américaine de Paris.

Sur la place Saint-Pierre, un régiment de cavalerie faisait la haie au passage du Président. Toutes les rues étaient pavoisées. On remarquait que les fenêtres de l'habitation des sœurs de feu le pape Pie X étaient décorées de tentures de damas rouge et du drapeau américain.

Malgré la pluie, une grande foule était massée derrière les troupes pour assister au passage du Président. Les accès du Vatican étaient interdits, sauf pour les personnes munies de billets délivrés par le Majordome.

L'automobile de M. Wilson est entrée au Vatican par la porte dite dei Fondamenti, où les gardes suisses ont présenté les armes. Le Président a traversé la cour des Perroquets et la cour de Saint-Damase où les honneurs dus aux souverains lui ont été rendus par deux pelotons de gardes palatins et un peloton de gendarmes. Une musique a joué l'hymne américain.

Au pied de l'escalier royal, le Président a été reçu par le prince Rispoli et le Recteur du Collège américain, qui l'ont conduit au premier étage, où il a été salué par le Majordome, Mgr Taci, les membres de la Cour Pontificale et les commandants de la garde du Corps Pontifical.

M. Wilson est entré ensuite dans la salle Clémentine, où il a rencontré un Prélat d'une famille sud-américaine, Mgr Sanz de Samper, maître de chambre, accompagné des autres maîtres de cérémonies et des personnages de la Cour.

Le Président des Etats-Unis a alors été introduit dans les appartements du Pape. C'est dans la bibliothèque qu'a eu lieu l'entretien du Président avec Benoît XV, entretien qui a duré dix-huit minutes et auquel assistait le Recteur du Collège américain comme interprète. Le Pape a offert à M. Wilson une mosaïque précieuse, Saint Pierre, de Guido Reni, œuvre d'art exécutée dans les célèbres ateliers du Vatican. Le Président se montra fort sensible à ce présent dont il admira le dessin et le coloris.

L'audience terminée, le Président est allé rendre visite au Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat. L'entretien a duré dix minutes. Le Cardinal a offert à M. Wilson deux exemplaires du nouveau Code du Droit Canonique, richement reliés, l'un en peau blanche, pour le

Président lui-même, l'autre en peau rouge, pour l'Université de Princeton. Sur chaque volume, une dédicace écrite de la main même du Secrétaire d'Etat, sur le premier : « A l'ancien Professeur de Droit », sur le second : « Aux Professeurs de Droit de l'Université ». Le don et l'intention plurent visiblement à M. Wilson.

Le Président est descendu ensuite dans la cour Saint-Damase et a quitté le Vatican pendant que la musique jouait l'hymne américain et que les gardes palatins présentaient les armes.

N°1935

12 janvier 1919

L'ATTENTAT contre M. CLEMENCEAU

C'est par les journaux du soir, mercredi, que l'on a connu la nouvelle de cet odieux attentat commis le matin. Heureusement, le grand Français n'a été blessé que légèrement, à l'épaule. Et c'est bien chose surprenante, car l'assassin était tout près de sa victime, et il a tiré huit balles.

M. Clemenceau a estimé lui-même, sans aucun doute, qu'il a été, mercredi matin, visiblement protégé, car, à 1 heure, malgré les visites ininterrompues de tant de hauts personnages, il a trouvé le moyen d'écrire et d'envoyer un pli aux Religieuses de la rue Bizet. Qu'a-t-il écrit ? Les Agences ne le disent pas, elles ne le savent pas, mais il serait bien possible qu'il y eût là des remerciements à adresser à la divine Providence, et tout au moins aux âmes consacrées à Dieu et qui ont si bien soigné le malade devenu Président du Conseil et l'un des principaux artisans de la victoire, et qui prient pour lui.

Quoi qu'il en soit, cette démarche est significative, elle nous a rappelé que, tout de suite après la fin de la guerre et la victoire, le Président du Conseil voulut visiter lui-même la Supérieure de la Clinique, lui porter des fleurs, la remercier. Il faut bien le reconnaître, de telles démarches, et multipliées, de tels sentiments que l'on ne cherche pas à dissimuler, sont des faits rares chez nos hommes politiques.

Ce qui est absolument certain c'est que, d'une part, M. Clemenceau a rendu à la France d'immenses services, et, d'autre part, Dieu qui aime les Francs ne se laisse jamais vaincre en générosité. T. B.

La Question Romaine et les Catholiques

A la suite de la séance du Conseil municipal de Rome, tenue le 21 Février, séance où l'on a parlé évidemment de cette Question toujours et plus que jamais à l'ordre du jour, l'*Osservatore Romano* a publié une Note dont voici l'importante conclusion :

La situation créée au Saint-Siège par les événements de 1870 n'est pas celle qui lui convient, c'est-à-dire celle qui puisse garantir à sa mission divine et universelle une liberté et une indépendance qui soient non seulement réelles, mais aussi évidentes pour tous les peuples de la terre : quiconque se glorifie d'être catholique ne doit pas oublier cela.

Le Saint-Père et l'Attentat contre M. Clemenceau

Dès le 20 février, à 4 heures, le Cardinal Gasparri a télégraphié au Cardinal-Archevêque de Paris :

« Le Saint-Père, stigmatisant l'horrible attentat commis contre Son Excellence M. Clemenceau, président du Conseil des Ministres, charge Votre Eminence de lui faire parvenir ses cordiales félicitations pour avoir échappé au péril, en même temps que ses vœux de prompt et complète guérison. »

Son Em. le Cardinal Amette s'empressa d'aller remplir sa mission, M. Clemenceau voulut le recevoir lui-même, il se montra fort touché de l'auguste sympathie du Saint-Père et pria Son Eminence de transmettre à Sa Sainteté l'expression de sa vive reconnaissance.

Toute perfection nous gêne, parce qu'elle nous blâme et nous enseigne.
R. P. L. PERROY.

Nouvelles Religieuses

Les Fêtes célébrées à Lourdes, les 9, 10 et 11 février, pour les noces de diamant des Apparitions, ont été splendides. Il y avait, le dernier jour, plus de 20.000 personnes. Etaient présents à Lourdes NN. SS. Ricard, archevêque d'Auch ; Leynaud, archevêque d'Alger, venu pour représenter les villages alsaciens d'Algérie ; de Cormont, évêque d'Aire ; Rumeau, d'Angers ; Gleure, de Bayonne ; Rivière, de Périgueux ; Raynaud, auxiliaire de Toulouse ; plusieurs prélats italiens, un nombreux clergé, parmi lequel des aumôniers français, anglais, américains, portugais. Mgr Rumeau a prononcé deux discours très éloquents. La cérémonie du 11 à la Grotte a été particulièrement émouvante. On y avait porté les bannières d'Alsace et de Lorraine encore voilées de crêpes. Ces emblèmes de deuil ont été enlevés, celui de la bannière de Lorraine, par Mgr l'Archevêque d'Auch, celui de la bannière d'Alsace, par Mgr l'Evêque d'Angers.

Les Sujets des Lettres Pastorales du Carême (2). — Le Cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, s'inspirant d'une page de Bossuet écrite après la Paix des Pyrénées, en 1659, traite de la Paix, celle qu'un

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Révérends Pères Jésuites et leurs Elèves

Du Discours de M. Emile Boutroux, répondant au nouvel Académicien, M. de Curel :

Vous fîtes vos études au Collège des Jésuites de Metz. Ils vous ont fort bien enseigné entre autres choses le latin, le grec et la littérature française jusqu'au xviii^e siècle exclusivement. Ils vous ont donné une excellente éducation morale, solide et délicate. Comme jadis Descartes, vous ne parlez de vos maîtres Jésuites qu'avec une pieuse reconnaissance. Ils vous ont sûrement enseigné le patriotisme et la foi dans la puissance de la volonté au service du devoir. Car, parmi les élèves de ces Pères, je trouve deux hommes qui sont aujourd'hui, en ce sens, l'honneur de notre pays : l'un, exemple saisissant de ce que peut la volonté, personnification de la vaillance et de l'énergie, capable d'opposer à des forces très supérieures la résistance la plus habile et la plus opiniâtre : le général de Maud'huy ; l'autre, dont le monde compare aujourd'hui le génie militaire avec celui de Napoléon, et qui, par la noblesse et la générosité de son caractère comme par la souple puissance de son intelligence, est définitivement classé comme l'un des plus grands entre les Français, l'un des plus grands entre les hommes : le maréchal Foch.

N°1954

25 mai 1919



LE 3^{me} CENTENAIRE DE COLBERT

Un de nos plus grands Ministres laïques qui récitait l'Office divin chaque jour

Ce titre suffit à indiquer quel est le trait de cette grande figure que nous tenons, dans une Feuille comme la nôtre, à mettre en relief. On a beaucoup parlé de Colbert à l'occasion du troisième Centenaire de sa naissance — on en a parlé par ordre supérieur partout où il y a des marins — on a beaucoup écrit de lui dans les Revues et Journaux. Nos lecteurs n'attendent pas de nous que nous reproduisions quelques articles déjà lus ou seulement que nous entreprenions de les résumer.

Disons, cependant, avant de rendre hommage au grand chrétien, que si les hommes illustres sont rarement sympathiques, Colbert a été plus heureux. Sans doute, les mauvais payeurs ne l'aimaient guère, on le conçoit aisément, car il fit rentrer dans le Trésor de l'Etat des sommes dûes depuis les dix années qui précédèrent son administration. Mais il mérita l'estime et l'admiration de tous ceux qui mettent les intérêts et le service de la France au-dessus de tout, après Dieu, c'est-à-dire, de tous les patriotes; il acquit des titres à la gratitude du monde savant, enfin, et surtout, il fut foncièrement et admirablement chrétien, servant et honorant son Dieu avec infiniment plus de zèle — ce qui n'est pas peu dire — qu'il ne servait son Roi, c'est-à-dire son pays.

* *

Ce fut un Cardinal qui dota la France de cet illustre serviteur. Mazarin avait connu Colbert, simple employé chez son banquier. Grand ministre lui-même, il comprit vite les multiples et hautes qualités de ce jeune Rémois et il le recommanda au Roi comme un homme d'une application infatigable au travail, d'une fidélité à toute épreuve, d'une capacité supérieure dans les affaires. Il serait vraiment difficile de mieux résumer que par ces quelques mots les qualités et les œuvres de Colbert.

Nos lecteurs ont pu retrouver non seulement dans les quotidiens de Paris mais encore dans des organes Marseillais, où nous avons lu des articles fort bien écrits, tout ce que fit ce grand Ministre pour rétablir les Finances, pour la Marine militaire, pour l'extension et la prospérité du commerce, pour l'industrie, pour tous les arts, peinture, sculpture, architecture, enfin pour les sciences. Notons qu'il fonda deux de nos Sociétés savantes les plus importantes : L'Académie des Inscriptions qui tint dans son hôtel même sa première réunion et l'Académie des Sciences.

Signalons aussi, comme un de ses titres les plus honorables, qu'il fut un précurseur dans les encouragements à donner aux familles nombreuses, il leur fit accorder des exemptions d'impôts.

Pour juger de la capacité de travail de Colbert et des affaires qu'il avait à traiter chaque jour, il nous suffira de faire remarquer que ses attributions finirent par embrasser les affaires ressortissant de six

ministères de notre époque : les finances, l'agriculture, l'industrie et le commerce, la marine et les colonies, la justice, les lettres et les arts.

Et cependant, cet admirable chrétien, s'occupait aussi, chaque jour, de son Dieu ; il ne se contentait pas d'une courte prière, le matin et le soir, il disait, lui, laïque, père de famille, la prière officielle de l'Eglise, celle qui est prescrite comme un devoir grave aux seuls ecclésiastiques, il récitait l'Office divin, récitation qui exige l'emploi d'une heure environ. Chaque jour donc, Colbert lisait une page de la Sainte Ecriture, tirée de l'Ancien ou du Nouveau Testament, un résumé de la vie du Saint dont on célèbre la fête, une homélie extraite des œuvres d'un grand docteur, sur une page évangélique ; puis des psaumes, des hymnes, des oraisons.

Quoi de plus propre à tenir bien haut les pensées et les sentiments de ce fils d'un fabricant de draps devenu le principal ministre d'un roi tel que Louis XIV, quoi de plus propre à le préserver de l'orgueil des parvenus, de la fascination des grandeurs, des vilenies de l'amour de soi et de l'intérêt personnel ? Imagine-t-on qu'un tel chrétien qui priait ainsi, chaque jour, qui frappait sa poitrine au *Confiteor* des Complices, chaque soir, qui se mettait ainsi régulièrement en la présence de Dieu et en présence de sa propre conscience, ait été capable d'employer neuf millions — somme énorme au XVII^e siècle — à se bâtir un château, de dépenser pour une seule fête donnée dans sa propriété de Vaux plus que ne dépensait le Roi pour une fête donnée dans le château et les jardins de Versailles, enfin d'amasser une fortune personnelle considérable en dilapidant le Trésor de l'Etat, comme l'avait fait son prédécesseur, le surintendant Fouquet.

* *

La mort de ce grand chrétien fut digne de sa vie. Dès qu'il apprit la gravité de sa maladie qui ne dura que huit jours, le Roi lui écrivit une lettre telle que le méritait un tel serviteur de la France. On sait que Colbert mit cette lettre sous son chevet, sans l'ouvrir, en disant : « On est peu sensible à ces attentions, quand on se prépare à rendre compte au Roi des rois. »

Aussi bien, c'est à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la prière que Colbert est représenté dans ce monument de marbre que nous allons visiter et admirer dans chacun de nos voyages à Paris, en cette incomparable église à cinq nefs de Saint-Eustache. C'est là que fut enseveli le grand ministre, à la faveur de la nuit, car les mercantis de l'époque — comme l'a remarqué avec raison le journal *La Croix* — avaient résolu de montrer leur mauvaise humeur au cours de ses obsèques. Saint-Eustache était la paroisse de Colbert, il était au nombre de ses marguilliers, et sans doute le plus édifiant. Un des bons exemples qu'il donna donc au cours de sa vie — et nous tenons à le signaler, en terminant cet article, trop court à notre gré — ce fut l'amour de sa paroisse.

L'Abbé T. BRIEUGNE.



Le Maréchal Foch et l'Evêque de Saint-Brieuc

Le maréchal Foch est venu passer la journée, le dimanche 24 août, chez un de ses parents, M. Edouard Bienvenue, avocat à Saint-Brieuc. Celui-ci respecta l'incognito de son hôte illustre, mais voulut cependant ménager aux principales notabilités de la ville l'honneur et la joie de saluer le vainqueur de la grande guerre. Mgr Morelle vint le saluer et, dans une délicate allocution, lui dit, entre autres choses :

« J'ai la présomption de penser, Monsieur le Maréchal, que cette ville de Saint-Brieuc ne vous est pas indifférente ; n'est-ce pas dans son sein que la Providence vous a ménagé dans l'union que vous avez contractée devant l'autel de Saint-Michel, ce trésor si précieux que l'on irait chercher, dit l'Écriture, jusqu'aux extrémités de la terre, *de ultimis finibus pretium ejus*, et tous les habitants de cette ville ont applaudi à la décision de la Municipalité donnant votre nom illustre à la rue Saint-Michel, dans laquelle naquit et habita Madame la Maréchale. Ma joie s'accroît encore de vous visiter, Monsieur le Maréchal, dans cette maison qui est la maison des plus dignes, des plus dévoués de mes diocésains, j'allais dire de mes fils. Votre incognito nous cause le regret de ne pouvoir vous ménager les acclamations publiques et enthousiastes de toute cette ville de Saint-Brieuc, tranquille et ordonnée, mais cependant patriote, française ardemment et profondément, et qui, pendant la guerre, a gardé la foi dans le triomphe de notre cause et a pratiqué l'union sacrée d'une manière exemplaire. **Nous, prêtres, nous, catholiques de France, nous sommes particulièrement fiers et heureux, Monsieur le Maréchal, que soit échu à un catholique sans peur et sans reproche, l'honneur redoutable de commander toutes les armées alliées, de vaincre la barbarie, de faire triompher le droit, de sauver la France, notre mère bien-aimée, et c'est pourquoi je vous prie encore une fois, de daigner agréer l'hommage ardent et vibrant de toute notre admiration et de notre éternelle gratitude. »**

Le maréchal Foch, profondément ému par les paroles de Monseigneur, lui répondit : « Monseigneur, je ne chercherai pas à rivaliser avec vous, je ne puis trouver des termes aussi magnifiques que les vôtres. Qu'il me suffise de vous dire que je n'ai eu que l'honneur de faire tout ce que j'ai pu ; je l'ai fait de mon mieux, et **avec l'aide de Dieu**, nous avons réussi. Je suis heureux moi-même, Monseigneur, de vous saluer, et de vous remercier de tout ce que vous avez fait ici à Saint-Brieuc pour le maintien de l'union et pour assurer le succès de notre grande cause ».

(Semaine Religieuse de Saint-Brieuc.)

Le Maréchal Foch et l'Evêque de Saint-Brieuc

Le maréchal Foch est venu passer la journée, le dimanche 24 août, chez un de ses parents, M. Edouard Bienvenue, avocat à Saint-Brieuc. Celui-ci respecta l'incognito de son hôte illustre, mais voulut cependant ménager aux principales notabilités de la ville l'honneur et la joie de saluer le vainqueur de la grande guerre. Mgr Morelle vint le saluer et, dans une délicate allocution, lui dit, entre autres choses :

« J'ai la présomption de penser, Monsieur le Maréchal, que cette ville de Saint-Brieuc ne vous est pas indifférente ; n'est-ce pas dans son sein que la Providence vous a ménagé dans l'union que vous avez contractée devant l'autel de Saint-Michel, ce trésor si précieux que l'on irait chercher, dit l'Écriture, jusqu'aux extrémités de la terre, *de ultimis finibus pretium ejus*, et tous les habitants de cette ville ont applaudi à la décision de la Municipalité donnant votre nom illustre à la rue Saint-Michel, dans laquelle naquit et habita Madame la Maréchale. Ma joie s'accroît encore de vous visiter, Monsieur le Maréchal, dans cette maison qui est la maison des plus dignes, des plus dévoués de mes diocésains, j'allais dire de mes fils. Votre incognito nous cause le regret de ne pouvoir vous ménager les acclamations publiques et enthousiastes de toute cette ville de Saint-Brieuc, tranquille et ordonnée, mais cependant patriote, française ardemment et profondément, et qui, pendant la guerre, a gardé la foi dans le triomphe de notre cause et a pratiqué l'union sacrée d'une manière exemplaire. **Nous, prêtres, nous, catholiques de France, nous sommes particulièrement fiers et heureux, Monsieur le Maréchal, que soit échu à un catholique sans peur et sans reproche, l'honneur redoutable de commander toutes les armées alliées, de vaincre la barbarie, de faire triompher le droit, de sauver la France, notre mère bien-aimée, et c'est pourquoi je vous prie encore une fois, de daigner agréer l'hommage ardent et vibrant de toute notre admiration et de notre éternelle gratitude. »**

Le maréchal Foch, profondément ému par les paroles de Monseigneur, lui répondit : « Monseigneur, je ne chercherai pas à rivaliser avec vous, je ne puis trouver des termes aussi magnifiques que les vôtres. Qu'il me suffise de vous dire que je n'ai eu que l'honneur de faire tout ce que j'ai pu ; je l'ai fait de mon mieux, et **avec l'aide de Dieu**, nous avons réussi. Je suis heureux moi-même, Monseigneur, de vous saluer, et de vous remercier de tout ce que vous avez fait ici à Saint-Brieuc pour le maintien de l'union et pour assurer le succès de notre grande cause ».

(Semaine Religieuse de Saint-Brieuc.)

Le Roi Albert et le Maréchal Foch

Le Roi ayant demandé, lors des plus mauvais jours de Verdun, au général Foch ce qu'il augurait de la situation, le général se recueillit un moment, puis répondit simplement : « **Sire, prions !** »

Et le Roi, livrant ses réflexions au sujet de ce mot qui l'avait vivement frappé, disait : « J'ai mieux compris alors tout ce que la foi sincère ajoute de force et de grandeur aux plus belles qualités naturelles. »

N°1971

21 septembre 1919

N°1970

14 septembre 1919

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

